

Karlis VE

LE CHANGEMENT DU DISCOURS DE L'AUTORITE DANS
L'HISTORIOGRAPHIE ROMAINE DE LA PREMIERE MOITIE DU 1^{ER} SIECLE
AVANT J.-C. *

Le sujet dont nous traiterons ici concerne la transformation dans la première moitié du premier siècle du discours de l'autorité dans une large partie d'historiographie romaine. En effet, le discours de l'autorité qui soutenait encore au II^e siècle la vision romaine du monde c'est-à-dire leur *Fatum* était fondé sur les mythes fondateurs de Rome, à savoir le mythe enéen et romuléen. Or, dans les textes des historiens romains de la première moitié du I^{er} siècle on retrouve une mutation : les mythes fondateurs sont refusés et à leur place pour servir du garant au *Fatum* romain est proposée une nouvelle construction politico-religieuse – l'image du grand homme surhumain.

Pour situer le débat il faut brièvement rappeler le rôle du mythe d'Énée et de Romulus dans l'agencement de la vision romaine du monde ; ce mythe¹ qui raconte la venue d'Énée au Latium et la fondation de Rome par Romulus, connu et accepté comme le récit historique des origines de leur ville par les Romains du moins depuis le début du III^e siècle, promettait aux Romains, du fait de l'ascendance divine d'Énée et de Romulus, un destin glorieux et éternel, toujours protégé par la bienveillance des immortels. A partir des débuts de la littérature latine ce mythe devint un sujet très populaire ; Livius Andronicus et Naevius, pour ne nommer que les écrivains les plus anciens, consacrèrent des pièces théâtrales à Énée et à Romulus. Si bien que lorsqu'à la fin du III^e siècle Fabius Pictor donna au mythe de Romulus une place d'honneur dans son histoire de Rome², celui-ci devint le fondement de tout discours romain de l'autorité³ ; de fait, Énée et Romulus devinrent les garants du *Fatum* romain parce qu'après Fabius Pictor, pendant tout le II^e siècle, quasiment tout historien romain présentait ce mythe comme la principale assurance de l'éternité du *Fatum* romain⁴ ; par exemple, l'importance accordée à ce mythe dans l'histoire romaine de Caton l'Ancien l'atteste.⁵ Même plus tard, dans la deuxième moitié du II^e siècle, Énée et Romulus étaient toujours présentés comme les garants du monde romain comme on le voit dans les œuvres de L. Calpurnius Piso Frugi, censeur de 120, et de Cn. Gellius (*triumvir monetalis* en 138), un encyclopédiste romain⁶. De surcroît, ce mythe n'était pas limité aux discussions savantes des lettrés parce qu'il dictait ses impératifs également à la politique religieuse de Rome ; que l'on pense à la décision en 205 d'accueillir la Cybèle de Troade à Rome, une décision dont une des causes était justement les liens présumés entre la *Magna*

* Nous nous sommes abstenu de l'usage du terme « l'Annalistique récente » donné traditionnellement aux ouvrages romains historiques écrits dans la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C. car les recherches récentes sur l'historiographie romaine ont démontré l'inexistence d'un genre 'annalistique' à Rome. Voir, entre autres, *Die Frühen Römischen Historiker*, t. 2, éd. H. Beck, U. Walter, Darmstadt, 2004, p. 27-28.

¹ Fab. Pict., 7a, 7b, 7c. N.B. Toutes les citations et les références aux historiens romains archaïques sont de *L'Annalistique Romaine*, t. 1-3, éd. M. Chassignet, Paris, Les Belles Lettres, 1996-2004.

² Fab. Pict., 3 ; 5a.

³ cf. *Die Frühen Römischen Historiker*, t.1, éd. H. Beck, U. Walter, Darmstadt, 2005, p. 58-59.

⁴ Pour d'autres auteurs ayant fidèlement rapporté le mythe voir *Cinc. Alim.* 5 ; *Acil.* 2 ; *Post. Alb.* 3.

⁵ Cato, I, 9b ; I, 16 ; II, 1 ; II, 22 ; III, 9. N.B. Les références à Caton sont de Caton, *Les Origines*, éd. M. Chassignet, Paris, Les Belles Lettres, 1986.

⁶ Calp. Piso, 5 ; 7 ; 10 ; 32. Cn. Gellius, 9 ; 11-15.

mater et le mythe d'Énée⁷. Ou bien encore au cercle des lettrés regroupés autour de Paul-Émile et de son fils Scipion Émilien dans les années 60 du II^e siècle qui, dans leur tentative de rétablir la splendeur de l'ancienne religion, se servit du mythe d'Énée et de Romulus⁸. Bien entendu, au II^e siècle il y avait eu plusieurs historiens qui avaient mis en doute la véracité du mythe fondateur de Rome ; Cassius Hémina avait déjà entrepris d'expliquer par l'évhémérisme les légendes d'Énée et de Romulus dans son histoire romaine publiée vers le milieu du 2^e siècle⁹ ; un autre historien, écrivant dans la deuxième moitié du 2^e siècle, L. Coelius Antipater (170/165-121/111) même renonça à décrire dans son œuvre historique la période archaïque de Rome¹⁰ ; cependant, même s'ils n'avaient les légendes fondatrices, ces historiens ne proposaient guère un nouveau fondement pour le discours de l'autorité soutenant le *Fatum*. Aussi est-il évident que pour la plupart des Romains du 2^e siècle les légendes fondatrices tenaient le rôle du discours de l'autorité sur leur passé et présent.

Dans ce contexte le dénigrement constant du mythe fondateur de Rome chez presque tous les historiens romains de la première moitié du I^{er} siècle, apparaît comme très significatif ; il témoigne de la diminution au I^{er} siècle de l'importance du discours de l'autorité classique – fondé sur la religion traditionnelle. D'abord un historien du début du I^{er} siècle Sempronius Asellio (~160 - ~ 89), n'hésita pas dans son œuvre publiée vers 89 à décrier la tradition romaine mythique et à lui refuser toute véracité. De fait, au préface de son histoire traitant uniquement des événements historiquement attestés, Asellio moqua l'ancienne tradition historiographique romaine où, comme on le sait, était contées toutes les anecdotes légendaires du passé de Rome, en disant d'anciennes annales : « *id fabulas pueris est narrare, non historias scribere* »¹¹. Si pour Asellio le mythe fondateur devait relever des contes aux enfants, à son contemporain le consulaire Lutatius Catulus il relevait plutôt de l'anecdotique parce que Catulus écrivit dans son traité de la mythologie *Communis Historia* publié après l'an 100 qu'Énée n'était qu'un traître ignoble de sa patrie, Troie¹² ; Alors qu'un autre historien romain noble de l'époque de Sylla L. Cornelius Sisenna dans une digression sur l'histoire archaïque de Rome déclara, contrairement à l'ancienne tradition, qu'Énée n'était pas divin parce qu'il serait mort éborgné dans une rixe comme un simple mortel¹³. Si ces trois exemples sont peut-être plutôt dus à l'évhémérisme et à un certain rationalisme, la description de la légende de Romulus par le sénateur *popularis* C. Licinius Macer (~110-~66) dans son histoire de l'ancienne Rome publiée entre ~80 et ~66 est sans doute due à son souhait de la ridiculiser ; Macer ose présenter ainsi la conception des jumeaux :

[...] *Amulium, patrum Rheae sacerdotis, amore eius captum, nubilo caelo obscuroque aere, cum primum illucescere coepisset in usum sacrorum aquam petenti insidiatum in luco Martis compressisse eam*¹⁴.

Romulus et Remus n'eurent donc pas pour père Mars mais un vieux violeur. Quant à la suite de la légende, Macer montre que ce n'était que par hasard que les jumeaux avaient survécu ; de même leur décision de fonder Rome n'avait eu aucune cause religieuse. De plus, plus loin l'historien traite Romulus d'une brute sanguinaire car, écrit-il, lors de la fondation de Rome :

⁷ G. Dumézil, *La religion romaine archaïque*, Paris, 1974, p. 482-483.

⁸ M. Beard, J. North, S. Price, *Religions Of Rome*, t.1, Cambridge, 1998, p. 110-113.

⁹ Deux exemples de l'évhémérisme appliqué aux mythes romains chez Cass. Hem., 1 ; 5.

¹⁰ Pour Coelius Antipater voir *Die Frühen römischer ...*, t. 2, p. 35-39.

¹¹ Sempr. Asellio, 2.

¹² Lutat. Catulus, 2.

¹³ Sisenna, 3.

¹⁴ Licin. Macer, 1.

[...] *contentionis illius (sc. Remi et Romuli de auspiciis) perniciosum exitum fuisse ; namque ibidem obsistentes Remum et Faustulum interfectos*¹⁵.

Romulus apparaît ici comme un petit ambitieux qui est prêt à tuer ses proches pour pouvoir régner seul. Aussi, peut-on dire que chez Macer, le mythe fondateur est devenu un récit ridicule et dépourvu d'une signification religieuse. Par ailleurs, ce dénigrement de la tradition n'était pas répandu que dans les cercles les plus cultivés de Rome ; même chez les écrivains d'origine modeste et provinciale sa diffamation était de mise. Par exemple, Quintus Claudius Quadrigarius, un annaliste de tendance pro-optimite, dans sa synthèse de l'histoire romaine publiée entre les années 70 et 50 ne prit pas même la peine d'étudier le passé archaïque et débuta son récit avec la prise de Rome par les Gaulois en 390.¹⁶ Le mythe fondateur, autrefois si important pour tout Romain, n'avait pas de place dans son récit. Un autre historien provincial de rang équestre le pro-optimite Valerius Antias publia dans les années 50 une histoire romaine où, en profitant des deux sens du substantif *lupa*, il n'hésita pas à décrire la mère symbolique de la race romaine comme une prostituée vulgaire ; de fait, il écrit :

[...] *pueros ex Rhea Silvia natos Amulium regem Faustulo seruo necandos dedisse, sed eum a Numitore exoratum ne pueri necarentur, Accae Larentiae amicae suae dedisse nutriendos, quam mulierem, eo quod pretio corpus sit uulgare solita, lupam dictam*¹⁷.

Il apparaît clairement que pour Antias, comme chez les autres historiens mentionnés, le mythe fondateur n'était qu'une anecdote drôle sans aucun intérêt religieux ou politique. C'est pourquoi on peut conclure que durant la première moitié du dernier siècle de la République l'ancien discours de l'autorité soutenant le *Fatum* romain avait perdu toute importance auprès des lettrés romains quelles que d'ailleurs fussent leurs origines sociales ou leurs choix politiques.

Pourtant, si l'ancien discours de l'autorité – le mythe fondateur – était discrédité, cela ne veut pas dire qu'alors il n'y ait plus eu de principe d'autorité ; en effet, chez trois auteurs de l'époque apparaît clairement une tendance de promouvoir une nouvelle construction politico-religieuse qui devait servir du fondement à un nouveau discours de l'autorité ; nous appellerons cette construction l'image du grand homme surhumain parce qu'elle propose d'établir comme le protecteur du *Fatum* romain une personnalité hors du commun, pourvue des capacités religieuses et politiques.

Avant d'entamer l'analyse des fragments concernés il est nécessaire de souligner le point suivant : les historiens dont l'œuvre atteste la promotion du nouveau discours de l'autorité, à savoir Claudius Quadrigarius, Valerius Antias et Aelius Tubero, suivent dans leur récit une méthode globalement rationaliste : aucun merveilleux n'est invoqué dans leur description de l'histoire romaine, le traitement d'Antias du mythe de Romulus que l'on vient de voir le confirme. Les seuls passages où le merveilleux et toutes sortes d'anecdotes incroyables sont présents, ce sont exclusivement les fragments où sont décrits les héros romains de l'histoire mythique ou historique. Aussi, chez ces historiens, la puissance magico-religieuse est-elle accordée uniquement aux grands hommes romains ; à notre avis, cette conclusion prouve déjà que dans une partie d'historiographie romaine de l'époque le

¹⁵ Licin. Macer, 3.

¹⁶ *Die Frühen römischer ...*, t. 2, p. 109-110.

¹⁷ Val. Ant., 2.

soin de garantir le *Fatum* est sciemment accordé aux personnalités hors du commun, en bref, aux grands *imperatores*.

Cette promotion du grand homme surhumain apparaît d'abord dans le traitement d'Antias des deux rois mythiques - Servius Tullius et Numa Pompilius. Antias, qui ailleurs se montre très rationnel, écrit à propos de Tullius :

[...] tandis qu'il dormait son visage apparut tout auréolé d'un nimbe de feu ; c'était la preuve qu'il avait été engendré par le feu et un signe favorable annonçant (son) pouvoir¹⁸.

Par cette attribution des signes surnaturels à Servius Tullius, l'historien semble le présenter comme une personne surhumaine, choisie et protégée par les dieux. Dans un autre fragment, Antias décrit le roi légendaire Numa comme un héros demi-divin qui sait vaincre même les immortels. Il écrit : « *Numam illum regem, cum procurandi fulminis scientiam non haberet essetque illi cupidus noscendi, [...]* »¹⁹ ; à notre avis cela signifie que Numa voulait acquérir un savoir magico-religieux pour protéger ses sujets. C'est la capacité du grand homme de sauver les hommes ordinaires qui est décrite ici. Pour le faire Numa, conseillé par Égérie, ordonna de saisir deux divinités Faunus et Martius Picus :

[...] Egeriae monitu castos duodecim iuvenes apud aquam celasse cum uinculis, ut cum Faunus et Martius Picus ad id locorum uenissent haustum [...] inuaderent constringerent conligarent. Sed quo res fieri expeditius posset, regem pocula non parui numeri uino mulsoque complexse circaque accessus fontis insidiosam uenturis opposuisse fallaciam. Illos more de solito bibendi adpetitione correptos ad hospitia nota uenisse. Sed cum liquoribus odoratis offendissent fragrantia pocula, uestustioribus anteposuisse res nouas, inuasisse auditer, dulcedine potionis captos hausisse plus nimio, obdormiuisse factos graues ; tum bis senos incubuisse sopitis, iniectisse madidatis uincla, expergitosque illos statim perdocuisse regem quibus ad terras modis Iuppiter posset et sacrificiis elici [...] ²⁰.

On voit ici par la mention d'Égérie que Numa bénéficie de l'aide d'une force divine, c'est sa *Fortuna* grâce à laquelle il est capable de vaincre et de soumettre des divinités mineures ; ainsi la surhumanité et la suprématie sur les dieux mineurs du grand homme romain sont mises en lumière. Ensuite Antias écrit que :

[...] accepta regem scientia rem in Auentino fecisse diuinam, elexisse ad terras Iouem ab eoque quaesisse ritum procurationis <et> morem. Iouem diu cunctatum 'expiabis' dixit 'capite fulgurita' ; regem respondisse 'caepicio' ; Iouem rursus 'humano' ; rettulisse regem 'sed capillo' ; deum contra 'animali' ; '<maena>' subiectisse Pompilium. Tunc ambiguus Iouem propositionibus captum extulisse hanc uocem 'decepisti me, Numa ; nam ego humanis capitibus procurari constitueram fulgurita, non maena capillo caepicio : quoniam me tamen tua circumuenit astutia, quem uoluisti habere morem et his rebus quas pactus es procurationem semper suscipies fulguritorum'²¹.

Dans ce passage on revoit le pouvoir religieux et intellectuel du héros romain : Numa sait forcer Jupiter lui-même à venir sur terre où il le vainc dans un duel rhétorique ainsi assurant aux Romains une expiation innocente et peu coûteuse des prodiges de la foudre. Numa – le prototype du héros surhumain – pourvoit ici aux Romains une protection contre les forces divines dangereuses ; aussi est-il le médiateur entre les dieux et les hommes. Par ailleurs, Antias ne se contente pas de décrire seulement les héros romains mythiques comme

¹⁸ Val. Ant. 13. La traduction du grec est de M. Chassignet.

¹⁹ Val. Ant. 8.

²⁰ Ibid.

²¹ Ibid.

surhumains et présente aussi Scipion l'Africain comme un élu des dieux qui joue le rôle de l'intermédiaire entre le divin et l'humain ; par exemple, Antias fait tenir à l'Africain lors de son procès le discours suivant :

*'Hoc', inquit, 'die, tribuni plebis uosque Quirites, cum Hannibale et Carthaginensibus signis collatis in Africa bene ac feliciter pugnavi. Itaque cum hodie litibus et iurgiis supersederi aequum sit, ego hinc ex templo in Capitolium ad Iovem Optimum Maximum Iunonemque et Mineruam ceterosque deos qui Capitolio atque arci praesident salutandos ibi, hisque gratias agam quod mihi et hoc ipso die et saepe alias egregie gerendae rei publicae mentem facultatemque dederunt'*²².

Antias souligne ici l'intimité de Scipion avec le divin ce qui lui permet d'accomplir ce que les autres ne peuvent pas. L'historien semble également présenter l'Africain comme le médiateur entre les immortels et les dieux puisqu'il écrit qu'après avoir prononcé le discours que l'on vient de voir : « *Scipio non in Capitolio modo, sed per totam Urbem omnia templa deum cum populo Romano circumiit*²³ ». Quant à la surhumanité de Scipion, Antias n'hésita pas non plus de la lui prêter implicitement puisqu'il fait dire à un défenseur de Scipion que :

*Cum illorum (sc. parentium Scipionis) gloriam tueri posteris satis esset, P. Africanum tantum paternas superiecisse laudes ut fidem fecerit non sanguine humano, sed stirpe diuina satum se esse*²⁴.

Le grand général apparaît chez Antias comme un homme d'exception au-dessus de la multitude qui, grâce à ses liens exclusifs avec les dieux, peut protéger Rome. Par ces trois fragments on voit qu'Antias présente une histoire romaine qui est dominée par de grandes personnalités surhumaines ; les rois Numa et Tullius et le triomphateur Scipion l'Africain ont tous pu, grâce à leurs capacités magico-religieuses, stabiliser et garantir le *Fatum* romain.

La même image du héros surhumain apparaît dans l'œuvre de C. Quadrigarius qui se plaît aussi à présenter l'histoire romaine comme un processus déterminé par les hommes d'exception ; Comme on le sait, cet historien débute son histoire romaine avec la chute de Rome en 390 ce qui lui permet de placer le redressement de la ville qui suivit l'occupation gauloise sous le signe des grands hommes ; d'abord sous celui de Camille²⁵, ensuite sous celui de M. Manlius Capitolinus qui est présenté par Quadrigarius comme le sauveur de Rome :

*Nam Marcus [...] Manlius, quem Capitolium seruasse a Gallis supra ostendi, cuiusque operam cum M. Furio dictatore apud Gallos cumprime fortem atque exsuperabilem respublica sensit, is et genere et ui et uirtute bellica nemini concedebat*²⁶.

Marcus Manlius se voit ici attribuer d'une façon anachronique tous les traits prêtés aux *imperatores* du premier siècle – il est le sauveur de Rome et le soutien indispensable pour le triomphe romain sur les Gaulois. Outre Marcus Manlius, Quadrigarius met en scène deux autres héros romains ; pour le faire il invente et insère dans son récit des guerres de Rome au 3^e siècle contre les Gaulois deux descriptions pittoresques des deux duels entre un brave Romain et un géant gaulois : le premier duel est censé avoir eu lieu en 367 avant une bataille contre les Celtes ; alors un formidable chef gaulois proposa aux Romains un duel mais, écrit Quadrigarius :

²² Val. Ant. 46, 10-12.

²³ Val. Ant. 46, 14.

²⁴ Val. Ant. 46, 50.

²⁵ *Die Frühen Römischer Historiker*, t. 2, p. 110.

²⁶ *Claud. Quadr.* 7.

*Nemo audebat propter magnitudinem atque immanitatem facies. [...] Id subito perditum est cuidam Tito Manlio, summo genere gnato, tantum flagitium civitati accidere, e tanto exercitu neminem prodire. Is [...] processit neque passus est virtutem Romanam ab Gallo turpiter spoliari*²⁷.

Bien entendu, le brave Manlius terrassa son adversaire ; cet extrait souligne le rôle décisif du héros romain dans l'histoire : seul Titus Manlius eût osé combattre le géant gaulois et par son exploit il sauva l'armée de Rome. Un autre passage de Quadrigarius est plus explicite pour notre propos ; il s'agit encore une fois d'un duel entre un brave Romain Valerius Maximus et un géant gaulois ; alors le tribun militaire Valerius Maximus, le seul à ne pas avoir craint le chef gaulois, commence la lutte lorsque, comme l'écrit Quadrigarius :

*[...] atque ibi vis quaedam divina fuit : corvus repente impronvisus aduolat et super galeam tribuni insistit atque inde in adversari os atque oculos pugnare incipit ; insilibat, obturbabat et unguibus manum laniabat et prospectum alis arcebat atque, ubi satis saevierat, renolabat in galeam tribuni. Sic tribunus [...] et sua virtute nixus et opera alitis propugnatus duces hostium ferocissimum uicit interfecitque [...]*²⁸.

Ici l'image du grand homme surhumain est bien visible ; Valerius Maximus est non seulement le plus courageux des Romains mais il jouit aussi d'une aide divine exclusive. Maximus apparaît comme le prototype du grand *imperator* qui sait se servir du pouvoir divin pour protéger le peuple romain. Nous voyons qu'également dans l'histoire romaine de Quadrigarius le rôle décisif est accordé aux hommes d'exception.

Chronologiquement le dernier historien de l'historiographie romaine archaïque Q. Aelius Tubero (~80-après 30) a laissé aussi dans son œuvre publiée dans les années 30 une anecdote merveilleuse attestant la permanence de l'image du grand homme surhumain ; pourtant cet ancien pompéien noble, gracié par César, était un homme cultivé, intéressé par le stoïcisme, ami de Varron et de Denys d'Halicarnasse. Pourtant cela ne l'empêcha pas de donner le récit suivant sur Atilius Régulus, le célèbre consul de la grande guerre de Sicile :

*[...] Atilium Regulum consulem in Africa castris apud Bagradam flumen positus proelium grande atque acre fecisse adversus unum serpentem in illis locis stabulantem inusitatae immanitatis eumque magna totius exercitus conflictione balistis atque catapultis diu oppugnatum eiusque interfecti corium longum pedes centum et viginti Romam misisse*²⁹.

Comme le montre la taille du serpent – 35,4 m – qu'il était censé avoir longtemps combattu, Régulus est ici présenté comme un héros jouissant des pouvoirs magico-religieux. De fait, l'image typique du héros surhumain se révèle dans cette anecdote - Régulus, en cumulant son courage et ses capacités religieuses, parvient à abattre le monstre, le symbole des puissances maléfiques.

Maintenant, après avoir regardé ces fragments, nous pouvons brosser l'image du grand homme surhumain courante dans l'historiographie romaine de la première moitié du premier siècle ; cette image présente une personnalité bivalente : non seulement le héros possède une *Virtus* parfaite qui lui permet de protéger les Romains des ennemis mortels mais aussi un certain pouvoir magico-religieux que l'on pourrait appeler sa *Fortuna* divine qui lui permet de défendre ses sujets des puissances surnaturelles maléfiques. De ce fait le héros surhumain se pose comme le médiateur entre les immortels et les dieux. En bref, il

²⁷ Claud. Quadr. 10b.

²⁸ Claud. Quadr. 12.

²⁹ Aelius Tubero, 9.

est le sauveur des Romains et en tant que tel le grand homme surhumain garantit la stabilité et la prospérité du *Fatum* romain.

En conclusion, étant donné l'effacement du mythe fondateur de Rome et l'attribution constante du pouvoir religieux aux seules grandes personnalités romaines, nous pouvons affirmer que du moins chez trois historiens de la première moitié du dernier siècle de la République apparaît un nouveau discours de l'autorité qui soutient le *Fatum* romain – c'est la figure du grand homme surhumain, protecteur des Romains. En outre, il est à noter que la (quasi)divinisation de grands chefs romains n'était pas qu'un procédé idéologique de la part de quelques historiens ; en effet, l'histoire de la République finissante atteste l'apparition bien réelle de la figure de l'*imperator* surhumain : que l'on pense à la (quasi)divinisation de Marius, de Sylla, de Pompée ou de César. On se rend compte que le changement du discours de l'autorité dans l'historiographie de la période reflète les mutations politico-religieuses de Rome de l'époque.